Eaux troubles en Savoie

Philippe Cordier

Éditions ThoT

« *L'essentiel n'est pas d'où l'on vient mais où l'on va* »
John Herbert Dillinger

« *… Et quand j'ai voulu réagir, j'étais déjà amoureux d'elle comme un fou ou plutôt comme un con, puisque c'est la seule façon de tomber amoureux* »
Léonardo Padura

Prologue

Bourdeau, dimanche 21 juin 2009, peu après 23 h.

La nuit était lourde, épaisse. L'ombre massive du mont du Chat, portée par une pâle lune, se reflétait dans les eaux opaques du lac du Bourget. Seuls, au loin, quelques scintillements : Aix-les-Bains. Chaque petite lumière de cette ville, qui semblait courir en vain après son passé, était chancelante, semblait s'accrocher désespérément à la vie et donnait l'impression de devoir immanquablement s'éteindre.

Eddy n'arrivait pas à retrouver le bateau qu'il avait caché quelques heures auparavant. Il longeait avec difficulté la rive escarpée de la côte ouest du lac. Le chemin reliant le village de Bourdeau à l'abbaye de Hautecombe était encombré de troncs, de branches et de ronces entremêlées, ce qui rendait sa progression difficile. Ces obstacles l'irritaient, pas uniquement à cause des griffures qu'ils occasionnaient sur sa peau, mais parce qu'ils semblaient lui délivrer un message : « Arrête, ne choisis pas cette voie, il y a d'autres chemins possibles ! »

L'endroit avait été idéal pour planquer le bateau, en attendant… En attendant que le lac se vide de son armée de plaisanciers en tous genres, de profiteurs de la vie qui n'avaient d'ailleurs pas attendu l'arrivée officielle de l'été, tout à leur impatience de jouir des plaisirs aquatiques. Depuis le milieu de la matinée, planches à voile, dériveurs, kitesurfs et hors-bords se croisaient et se recroisaient dans un joyeux désordre. Il fallait attendre que tout ce beau monde en ait fini avec le plein de sensations, de soleil et de grand air ! Ensuite, comme il l'avait imaginé, le lac serait à sa disposition. Il ne fallait pas de témoins, pas d'importuns, pas d'empêcheurs.

Malgré l'obscurité, il aperçut enfin l'embarcation. Il l'avait louée pour l'après-midi chez « Aix Location », dont il connaissait bien le gérant. Plusieurs fois, il avait pris un bateau pour aller pêcher ou nager au milieu du lac, seul. Il fallait qu'on puisse identifier rapidement qui avait volé le bateau, puisqu'il ne serait pas rentré à l'heure convenue et qu'aucune disparition, aucun chavirage, n'auraient été signalés. Pour qu'enfin, au moment où on le retrouve, on sache exactement qui était ce « Eddy » qui avait laissé ce message dans lequel chaque mot avait été pesé : « Pardon, mais moi non plus, je n'avais pas le choix ».

Il traîna le bateau hors de sa cachette, le mit à l'eau et se glissa à l'intérieur, sans faire de bruit pour ne pas attirer l'attention des habitants des chalets cossus surplombant le lac et qui ne devaient pas manquer de profiter de la fraîcheur de cette première soirée estivale.

Tout se jouait dans la gestion du temps : il fallait qu'on sache, mais ni trop tôt, ni trop tard.

Le hors-bord glissait maintenant silencieusement sur l'eau, à la rame. Pas question de prendre le risque de mettre le moteur en marche. De toute façon, Eddy n'avait que quelques dizaines de mètres à parcourir. À cet endroit préféré des clubs de plongée

locaux, la paroi de la montagne était abrupte et le lac atteignait rapidement la profondeur adéquate. Cent mètres plus bas, il était impossible de retrouver un corps.

Il parcourut encore quelques mètres pour être sûr d'être suffisamment loin. La nuit était alors presque totalement noire. Il rangea soigneusement les rames, déplia le petit mot qu'il avait préparé et le posa, bien en évidence, sur le poste de pilotage, en plaçant les clés de contact dessus, pour éviter qu'il ne s'envole. Le vent s'était légèrement levé, une petite traverse d'ouest, juste ce qu'il fallait pour maintenir le bateau éloigné de la côte.

Il se pencha par-dessus bord et remarqua que l'eau avait la noirceur de la marée un soir de naufrage. Il éprouvait ce sentiment étrange de distanciation que l'on ressent dans les moments de vérité, quand on est à la fois acteur et spectateur de sa propre vie, et que l'on croit avoir la maîtrise des évènements tout en constatant le déroulement de l'inéluctable. Il fallait le faire, aucun doute ne l'assaillait plus dorénavant. Les images, les souvenirs commençaient à défiler en accéléré, malgré l'obscurité. Ce devait être ça, cette alternance de lucidité et de délire dont on parlait dans ce genre de situation. Certaines images revenaient systématiquement maintenant… celles des trop rares moments qu'il avait partagés avec Cécile.

Lorsqu'il passa la jambe droite par-dessus bord, il était dans un état second, quasiment inconscient, aveuglé par les images qui se succédaient.

Le contact avec l'eau froide qui l'attendait le ramena soudain à la réalité. « Il faut que je le fasse. »

Pendant de longues secondes, il fixa l'étendue sombre et imparfaitement lisse qui s'offrait à lui. Brusquement, il fit basculer son corps par-dessus bord. Il sentit l'eau l'envahir, le submerger et le visage tout à coup souriant de Cécile se figea devant lui, en grand écran.

Première partie

Voyage au « Trou de l'Enfer »

Chambéry, lundi 8 juin, début de matinée.

La réunion des managers de la société Berger SA allait débuter dans quelques minutes, et contrairement aux mauvaises habitudes françaises qui voulaient qu'une proportion importante de participants arrive systématiquement en retard, tout le monde était déjà présent. La salle de conférences avait été spécialement aménagée en prévision de l'affluence record qui était attendue.

Eddy Montaldo eut les pires difficultés pour pénétrer dans l'immeuble abritant le siège du Groupe. Comme chaque jour depuis près de dix ans, il fit la bise à Yvette, l'hôtesse d'accueil, dont le rouge avait déjà gagné les joues, comme un témoin physique de l'excitation ambiante.

— Bonjour, Eddy, j'ai jamais vu ça ! Dépêche-toi, il ne va plus rien y avoir à manger.

— T'inquiète, j'ai l'habitude, répondit-il, clin d'oeil à l'appui.

Plus d'une cinquantaine de personnes se pressaient autour du buffet servi dans le hall d'entrée. L'immeuble flambant neuf se dressait à l'entrée nord de Chambéry. En raison de sa taille, et de l'immense enseigne lumineuse qui le surplombait, il ne pouvait pas échapper au regard des nombreux automobilistes

arrivant de Lyon, d'Annecy ou d'Aix-les-Bains. Cette nouvelle implantation avait été un coup de maître en matière de communication : personne n'ignorait plus l'existence de Berger SA et un tel siège social ne pouvait être que l'apanage d'une entreprise qui réussit. Quelques esprits chagrins, et sûrement jaloux, lui voyaient un côté trop ostentatoire, voire arrogant, mégalomaniaque même… Mais après tout, beaucoup de villes s'identifiaient déjà à une entreprise, à moins que ce ne soit le contraire : Sochaux, c'était Peugeot, Eindhoven, c'était Philips, Turin, c'était Fiat, Chambéry, ce pouvait être Berger …

Le buffet était en état de siège. On profitait des boissons et des viennoiseries généreusement offertes par la direction. Ces quelques minutes qui précèdent les réunions sont primordiales pour le bon métabolisme du corps social qu'est une entreprise. Comme sur le parvis des églises après la messe, on y échange les dernières informations plus ou moins fondées, on y propage les dernières rumeurs, on distille des confidences que l'on tient, c'est juré, de source sûre ! On s'apostrophe bruyamment : « Il faut que je te voie », « Il faut qu'on se parle ». Le genre d'interpellation qui n'a, en elle-même, aucune utilité si ce n'est celle d'attirer l'attention de ceux auxquels elle n'est pas destinée et de se donner, à leurs yeux, quelque importance.

Le volume sonore qui envahissait le hall traduisait l'effervescence qui régnait ce matin-là chez Berger SA. Dans un ordonnancement bien précis, allaient se succéder en ce 8 juin 2009 réunion du comité d'entreprise, réunion des managers et diffusion de communiqués en interne et à destination de la presse, pour annoncer la grande nouvelle : Berger SA allait se marier avec Finnco AB, son alter ego finlandais, si

complémentaire, si « synergique ». Un beau mariage pour devenir le leader européen de la robinetterie industrielle !

Une ambiance électrique régnait parmi l'assistance. Un mélange à la fois d'optimisme, d'euphorie, mais aussi de craintes… La sourde inquiétude de perdre son âme dans un partenariat hasardeux avec ceux qui étaient – qu'on le veuille ou non – des concurrents puissants, voilait l'excitation de découvrir de nouveaux horizons, de nouveaux marchés et de nouveaux chemins de croissance. Découvrir de nouveaux interlocuteurs, d'accord… mais aussi affronter des cultures inconnues. Les *top managers* présents, les *happy few* qui détenaient jusqu'à présent le pouvoir au sein de Berger SA, avaient tous leurs sens en alerte et leur esprit sur le qui-vive, totalement mobilisés par cette question fondamentale : « Comment vais-je élargir mon domaine de responsabilité, mon territoire, comment ne pas céder un pouce de terrain, de pouvoir, à nos soi-disant partenaires qui n'en ont que le nom et qui auront le même objectif ? ».

Le management était plutôt enclin à faire confiance à Daniel Berger, le père fondateur et inamovible PDG de Berger SA. Après tout, c'est lui qui avait fait grandir l'entreprise, de la PME régionale au leader français de la robinetterie industrielle.

Montaldo se faufila dans le hall où d'immenses photographies évoquant les grandes heures de la courte histoire de l'entreprise étaient accrochées. Berger SA était née à l'apogée des Trente Glorieuses, au début des années 70, dans un petit atelier de la rue des Chevaliers tireurs à quelques encablures du nouveau siège. Elle avait pris son envol grâce au talent inventif de son créateur, à son sens aigu des affaires qui lui avait permis d'affronter dans les meilleures conditions les crises économiques successives et, mieux, d'en profiter pour racheter

au meilleur prix des concurrents exsangues et ainsi tisser sa toile sur tout le territoire français. La haute performance de ses produits lui permettait de faire face avec facilité aux assauts des pâles copies venues de Chine, dont la piètre qualité avait, à de nombreuses reprises, fait scandale dans la profession. Au contraire, la « vanne Berger » était la référence ! Un chiffre d'affaires multiplié par dix sur les quinze dernières années, à coups de rachats successifs de concurrents, mais aussi grâce à une croissance dite « organique », telle que la qualifiait la prose unanimement élogieuse de la presse économique française. Cette même presse qui allait, c'est sûr, saluer maintenant le coup de maître que constituait l'alliance avec Finnco : l'ouverture des marchés prometteurs de l'Europe de l'Est !

La « maison Berger », comme disaient les plus anciens, était l'archétype de l'entreprise familiale qui pouvait dorénavant prétendre jouer dans la cour des grands. La majorité des salariés s'en remettait les yeux fermés au créateur, qu'on appelait d'ailleurs « Monsieur Daniel » avec, dans la voix, ce curieux cocktail de respect et de familiarité. Ils lui devaient pour la plupart non seulement leur job, leur salaire de fin de mois plutôt confortable et que beaucoup enviaient dans la région, mais aussi leur statut social dans cette province savoyarde où tout se savait : le coup de pouce pour acheter la maison, pour faire travailler le neveu pendant les vacances, les voyages du comité d'entreprise aux quatre coins du monde. Toute leur vie était marquée du « sceau Berger ». Il y avait les « couples Berger » formés au hasard des rencontres et des proximités professionnelles, et bien sûr les « enfants Berger » particulièrement choyés au moment de l'arbre de Noël « Berger », tant attendu chaque année…

Eddy se retrouva nez à nez avec Franck, jeune responsable du contrôle de gestion, récemment embauché.

— Salut, Eddy, j'ai l'impression que ça va envoyer du gros aujourd'hui !

— Grave ! répondit-il dans un sourire.

Tout le talent managérial de Daniel Berger s'illustrait dans l'osmose parfaite entre les vieux de la vieille et les jeunes loups fraîchement sortis des meilleures écoles. Ces derniers admiraient cet industriel stratège qui leur permettait d'envisager le plus beau des avenirs professionnels. Les hauts potentiels étaient choyés, flattés comme il se doit : séminaires « top 50 » dans des lieux de rêve, formation au management dans les meilleures *business schools* anglo-saxonnes, invitations aux matchs de football dans la loge présidentielle du stade de Gerland pour vibrer aux exploits de l'Olympique Lyonnais, voitures de fonction et bonus généreux.

Certaines voix en interne trahissaient néanmoins une appréhension diffuse, souterraine, mais tenace dans beaucoup d'esprits : est-ce que cette alliance n'était pas justement le combat de trop, l'ambition superflue qui pouvait risquer de faire s'écrouler le bel édifice ? Daniel Berger n'avait-il pas lui-même changé ces derniers temps, moins présent, plus distant, peut-être happé par les courants qui circulaient dans les hautes sphères ?

Eddy Montaldo ne faisait pas partie du camp des sceptiques et des grincheux. Lui-même avait grandi au rythme de la croissance de Berger SA. Ingénieur parmi tant d'autres, issu d'une école sans prestige, il avait été embauché il y a près de dix ans comme responsable logistique de l'usine de Chambéry. Petit à petit, il avait gagné la confiance de ses patrons, notamment au cours des missions qui lui avaient été confiées lors des nombreux rachats de concurrents : état des lieux des entreprises achetées, mise en œuvre des synergies, processus d'intégration

au sein du groupe. Il était aujourd'hui directeur des achats, poste éminemment stratégique à l'heure de la fusion avec Finnco. Dès les premiers contacts, il avait été mis dans la confidence par le *boss* et avait été intégré dans le cercle très restreint du « groupe projet » chargé de mener les négociations.

Eddy entamait son quatrième croissant quand Daniel Berger apparut dans le hall. Daniel Berger, c'était la soixantaine triomphante, le parfait symbole de cette génération de l'après-guerre, bénie des dieux : mai 68 pour accompagner ses vingt ans, l'amour sans le sida à la trentaine, la folie des années 80 et la chute du mur de Berlin à la quarantaine, la réussite professionnelle et la Rolex décomplexée à la cinquantaine et le monde de la robinetterie industrielle à ses pieds à la soixantaine !

Eddy s'empressa de poser sa tasse à café pour se joindre au tonnerre d'applaudissements qui saluait l'entrée du patron. Celui-ci mit plusieurs minutes pour parcourir la distance qui le séparait de l'estrade de la salle de conférences. Il savourait chaque accolade, chaque poignée de main, autant de manifestations de la reconnaissance de ses collaborateurs, qu'ils soient proches ou non. Il arriva enfin au pupitre où deux petits drapeaux avaient été opportunément disposés par Yvette, l'un aux couleurs de la Finlande, l'autre à celles de la France. Et comme à chaque occasion depuis bientôt quarante ans, Daniel Berger commença son intervention par un tonitruant : « Mes chers amis ! »